

*L'île de la tentation*  
*ou Les naufragés de l'amour*

C'est par un après-midi d'août ensoleillé, à Southampton, que je m'embarquai à bord du vapeur *Patagonia* à destination des Antilles et du port de La Nouvelle-Orléans.

Je n'avais alors aucun pressentiment du désastre à venir. Je me vois encore signaler au commissaire de bord, tandis qu'on transportait mes bagages dans ma cabine, que je n'avais jamais eu aussi peu de prémonitions d'accident au cours de tous mes voyages.

– Très bien, monsieur Borus, me dit-il, vous trouverez votre cabine à tribord, couloir de droite.

Je me rappelle distinctement avoir fait remarquer au capitaine que je n'avais jamais, dans aucune de mes navigations, vu une mer d'un bleu aussi limpide. Autant que je m'en souviene, il m'approuva tellement qu'il ne se donna même pas la peine de me répondre.

Si jamais on m'avait dit, par ce bel après-midi

d'été, que notre bateau ferait naufrage une semaine plus tard dans les parages des Tortugas Secas, je me serais à coup sûr esclaffé. Et si jamais on m'avait précisé que je me retrouverais dans un canot de sauvetage dérivant sur la mer des Caraïbes, j'en aurais ri aux larmes.

À peine avions-nous pénétré dans les eaux des Caraïbes qu'une tempête d'une violence sans précédent s'abattit sur nous. Le capitaine lui-même, selon ses dires, n'en avait jamais essayée de semblable. Pendant deux jours et deux nuits, nous dûmes affronter – ou plutôt subir – toute la fureur de l'océan. Des sortes de râteliers maintenaient nos assiettes de soupe qui avaient été prudemment surmontées d'un couvercle. Dans le fumoir, nos verres étaient fixés à des appliques et, tandis que le steward multipliait les allées et venues, nous vivions dans la crainte de le voir d'un moment à l'autre balayé par-dessus bord.

Le troisième matin, peu après l'aube, le bateau entra en collision avec quelque chose, probablement un écueil ou l'une des Tortugas Secas. Nos quatre cheminées explosèrent, notre beaupré se brisa et l'hélice tomba en panne. Le capitaine, après une brève inspection, ordonna l'évacuation du navire. Les canots furent descendus et, la mer étant plus calme, les passagers y furent transbordés.

Par quel accident je fus oublié, je ne peux le dire. Je conversais avec le lieutenant et lui narrais une aventure similaire qui m'était arrivée en mer

de Chine. Je le tenais par le col de sa vareuse quand, brusquement, il me saisit par les épaules, me poussa à l'intérieur du fumoir déserté et me déclara :

– Asseyez-vous ici, monsieur Borus : je reviens vous chercher.

Le gaillard prit un ton si menaçant que je jugeai plus sage d'obéir.

Lorsque je sortis, ils étaient tous partis.

Par chance, l'un des canots de sauvetage avait été oublié sur le pont. Je rassemblai tout ce qui pouvait m'être d'une quelconque utilité et m'efforçai – comment, je ne le sais pas – de le descendre à la mer.

\*

La deuxième matinée passée sur le canot, alors que j'étais tranquillement occupé à cirer mes chaussures et à me faire la conversation, je remarquai un objet flottant sur l'eau tout près de là. Imaginez mon émotion quand je réalisai qu'il s'agissait du corps inanimé d'une jeune femme ! Terminant en toute hâte le cirage de mes chaussures et interrompant mon soliloque, je fis de mon mieux pour haler la malheureuse à l'aide d'un crochet.

Après plusieurs essais infructueux, je réussis enfin à accrocher la robe de la jeune femme et à la hisser à bord de l'embarcation.

Elle était toujours inconsciente. L'imposante ceinture de sauvetage qu'elle portait autour de sa

personne avait dû (c'est du moins ce que je supposais) la maintenir à flot après le naufrage. Ses vêtements étaient trempés (c'est du moins ce que je déduisais) à cause de l'eau salée.

Sur un mouchoir qui avait été noué à la ceinture de sa robe, je pus distinguer des lettres brodées. Jugeant que l'heure n'était pas aux atermoiements et que la vie de cette jeune femme pouvait dépendre de la lecture de son nom, je n'hésitai pas davantage. Elle s'appelait Edith Croyden.

Je m'efforçai alors, aussi vigoureusement que possible, de lui réchauffer les mains. Mon idée consistait (en partie) à réactiver la circulation. Puis je lui retirai ses chaussures que l'eau de mer avait endommagées (c'est du moins la raison que j'invoquais) et j'entrepris de lui frotter les pieds.

Je me demandais ce que j'allais pouvoir lui retirer ensuite quand la jeune femme ouvrit les yeux.

– Arrêtez de me frotter les pieds, dit-elle.

– Mademoiselle Croyden, dis-je, vous vous méprenez.

Je me redressai avec un air offensé que je ne cherchai pas à dissimuler et gagnai l'autre extrémité du canot. Je tournai le dos à la jeune dame et m'absorbai dans la contemplation des eaux sombres de la mer des Caraïbes. L'océan était calme à présent. Il n'y avait rien en vue.

Je scrutais toujours l'horizon quand je perçus un léger bruit de pas sur le canot, juste derrière moi, et une petite main discrète se posa sur mon épaule.

– Pardonnez-moi, dit la jeune femme.

Je me retournai. Mlle Croyden se tenait devant moi. Ainsi que je pus le découvrir, elle avait retiré ses bas et se déplaçait pieds nus. Il y a quelque chose chez une femme nu-pieds – je me sens libre de le confesser – qui me touche au plus profond de mon être. La jeune dame, avec un goût féminin instinctif, s’était attaché un morceau d’algue dans ses cheveux. Je ne résiste pas aux algues, c’est plus fort que moi. Mais je parvins quand même à me contenir.

– Mademoiselle Croyden, dis-je, il n’y a rien à pardonner.

À la mention de son nom, la jeune femme rougit un instant et sembla sur le point de dire quelque chose, mais elle s’abstint.

– Où sommes-nous? demanda-t-elle alors.

– Je ne sais pas, répondis-je aussi joyeusement que possible, mais je vais trouver.

– Comme vous êtes courageux! s’exclama Mlle Croyden.

– Pas du tout, dis-je avec autant d’enthousiasme que je m’en sentais capable.

La jeune femme observa mes préparatifs avec intérêt.

Grâce à une épingle tordue fixée au bout d’une rame, je n’eus aucun mal à établir notre latitude.

– Mademoiselle Croyden, déclarai-je, je vais à présent relever notre longitude. Pour cela je dois plonger au fond de l’océan. Je vous prie de ne pas

vous alarmer. Ne vous inquiétez pas, je serai vite de retour.

À l'aide d'une longue corde, je descendis dans les profondeurs de la mer jusqu'à ce que je puisse calculer, même approximativement, notre longitude. Un violent frisson me parcourut à la pensée que cette longitude était la nôtre, à elle et moi. Au cours de ma remontée, que j'effectuai mètre à mètre, en me hissant à la corde, je m'aperçus qu'un requin de grande taille m'observait. Songeant que l'animal pouvait se révéler dangereux s'il était affamé, je ne traînais pas trop – en fait, je ne traînais pas du tout – pour revenir à la surface.

La jeune femme m'attendait.

– Oh ! Je suis si heureuse que vous soyez revenu ! s'exclama-t-elle en joignant ses mains.

– Ce n'était rien, dis-je en vidant l'eau de mes oreilles et en parlant aussi mélodieusement que possible.

– Avez-vous trouvé notre position ? demanda-t-elle.

– Oui, répondis-je, notre latitude est normale, mais je crains que notre longitude ne s'écarte d'au moins trois degrés du fil à plomb. Je crains, mademoiselle Croyden, dis-je aussi tristement que j'en étais capable, que vous ne deviez vous familiariser à l'idée de passer quelques jours avec moi sur ce canot.

– C'est si grave que ça ? murmura-t-elle, le regard perdu dans l'immensité de l'océan.

Au cours de la longue journée qui suivit, je m'affairais tant et plus sur le canot pour importer le moins possible la jeune dame. Il était de toute première importance, estimai-je, de lui faire comprendre qu'elle était en sécurité sous ma protection. Autrement, elle pourrait se jeter par-dessus bord et je la perdrais.

Je triai les différentes boîtes de conserve, vérifiai l'huile de mon chronomètre, mis de l'ordre dans les cordages et les appareils de mesure et tins prête ma poêle à frire en cas d'urgence. Pour l'heure, nous ne manquions pas de vivres.

À l'approche de la nuit, je songeai qu'il était nécessaire de procéder à quelques aménagements pour le confort de la demoiselle. À l'aide de deux rames fixées en position verticale, je tendis une couverture grise à travers le canot pour le séparer en deux parties bien distinctes.

– Mademoiselle Croyden, dis-je, cette partie du canot est la vôtre. Vous pourrez y dormir en paix.

– Comme vous êtes gentil, susurra la jeune femme.

– Ainsi vous ne devriez pas être importunée, ajoutai-je. Je vous donne ma parole que je ne vous dérangerai en aucune façon.

– Comme vous êtes chevaleresque, soupirait-elle.

– Pas du tout, répliquai-je aussi musicalement que possible, entendez-moi bien : je passe maintenant ma tête pour la dernière fois à travers cette

ouverture. Si vous désirez quelque chose, n'hésitez pas à demander.

– Rien, répondit-elle.

– Il y a une chandelle et des allumettes à côté de vous. Si vous avez besoin de quoi que ce soit cette nuit, appelez-moi aussitôt. Souvenez-vous, je serai là à n'importe quelle heure. Je le promets.

– Bonne nuit, chuchota-t-elle.

Et quelques minutes plus tard, sa respiration douce et régulière m'indiqua qu'elle était endormie.

Je passai à l'avant et m'assis sur un seau de goudron, la tête en appui contre le mât, pour prendre le peu de repos que la situation autorisait.

Mais pendant quelque temps – pourquoi, je ne saurais le dire – le sommeil ne vint pas.

L'image d'Edith Croyden envahissait mon esprit. J'essayais en vain de me convaincre qu'elle était une étrangère pour moi et qu'en dehors de sa longitude, je ne savais rien d'elle. D'une manière plutôt étrange, cette jeune femme avait pris possession de mon âme et de mes sens.

La nuit fut très calme, remplie d'étoiles immenses dans un ciel de velours. Dans l'obscurité, j'écoutais le clapotis de l'eau sur la coque du canot.

Je demeurais plongé dans cette intense réflexion, m'enfonçant toujours un peu plus dans le seau de goudron. Lorsque j'en atteignis le fond, je réalisai que j'étais amoureux d'Edith Croyden.

Le souvenir de mon épouse vint alors me tourmenter. Notre mariage malheureux avait eu lieu trois ans plus tôt. Nous nous étions offert notre jeunesse, notre fortune, notre position. Pourtant, notre mariage était un échec. Ma femme – pour des raisons que je ne parvenais pas à élucider – semblait trouver ma compagnie ennuyeuse. En vain je tentais de la distraire par le récit de mes voyages. Ils semblaient – pour des motifs que je ne parvenais pas à comprendre – la fatiguer.

«Laisse-moi un moment, Harold, disait-elle (j'ai oublié de préciser que mon nom est Harold Borus), j'ai la migraine.»

À sa demande, je m'étais lancé dans un grand voyage autour du monde. À mon retour, elle me pressa de recommencer. Je le faisais pour la troisième fois quand le naufrage du vapeur avait interrompu ma course.

De mon côté, je me sens également libre de confesser que l'attitude de ma femme avait éveillé en moi un sentiment de frustration, pour ne pas dire d'injustice. Je ne suis en aucun cas un homme vaniteux. Pourtant son comportement me blessait. À peine avais-je commencé : « Quand je chassais le Bossu, ou buffle à bosse, dans les confins de l'Himalaya... » qu'elle me coupait pour me dire : « Oh ! Harold, ça ne vous dérangerait pas de descendre dans la salle de billard vérifier que je n'ai pas laissé mes cigarettes quelque part sous la table ? » Quand je revenais, elle était partie.